

XYZ. La revue de la nouvelle

À vous de voir

Bertrand Bergeron



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (2016). À vous de voir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 27–31.

À vous de voir

Bertrand Bergeron

CE RÉCIT pourrait débiter ainsi :

Le type sortira de la pharmacie, un sac plastique à la main, un sac de belle dimension comme ceux qui contiennent les papiers domestiques, un sac qu'il se donnera la peine de ranger dans le coffre arrière de sa voiture. Après seulement, il se dirigera vers la portière, la clé dans la serrure, il ouvrira. Au moment où il s'assoira, un passant s'approchera par le côté, un passant qui lui dira, sur un ton cordial, affable : « Vous ne seriez pas Georges Guillemet ? »

— Les gens qui se nomment Guillemet ne parlent pas : ils se citent !

Sauf que cette réplique, pour spirituelle qu'elle paraisse sur le coup, ne convient pas si elle s'adresse à un parfait inconnu. Voilà pourquoi il répondra plutôt : « Ni monsieur Guillemette ni monsieur Guillemet ! » Et l'autre, malgré cela, poursuivra : « J'aurais pourtant parié... vos verres, cette moustache rousse, fournie, et puis votre menton, avec cette fossette... j'aurais juré... » Comme ce passant ne représentera aucune menace, le type lui laissera un répit, le temps qu'il l'observe encore un peu, le temps qu'il ajoute, en s'éloignant : « Excusez-moi, mais vous lui ressemblez vraiment, à Guillemet. » Et puis il se sera éloigné, avec son nom accordé en genre, plus songeur que déçu, sous le coup de sa méprise.



Ce récit pourrait débiter ainsi :

Au salon du livre, assis derrière une table sur laquelle sont exposés vos recueils, vous conversez avec trois personnes : un ami, perdu de vue depuis des années, mais un ami, accompagné d'une connaissance, croisée à quelques reprises lors d'un atelier d'écriture, et enfin d'un inconnu auquel on vient tout juste de vous présenter. Vous discutez. C'est 27

agréable, convivial, chaleureux, animé même par moments. Ces hommes ont de l'humour, bavarder leur est un plaisir. Malgré tout, dans votre champ de vision, vous apercevez, mais plus loin, au second plan, un inconnu qui semble rôder dans le rayon de votre table d'auteur. Il s'éloigne et puis revient, il s'approche. À la fin, tout bonnement, il se décide : « Je me demandais... C'est pas votre entrée que je déneige, ces matins où il y a eu une bordée ? » Il attend une réponse, les autres attendent une réponse. Vous le dévisagez, empathique, souriant. « Ça dépend dans quelle ville vous déneigez. Car je n'habite pas ici. » Il sourit, vous lui souriez, les trois autres sourient à leur tour. « J'aurais pourtant parié... les lunettes, votre moustache... » Encore sous le coup de l'étonnement, il s'éloigne, l'affaire en reste là. La conversation reprend. Seulement, une pensée vous reste, saugrenue, une pensée que vous gardez pour vous-même : dans une partie de cartes, je serais ce trois de trèfle qu'on abat quand on n'a pas d'atout. Évidemment, on garde pour soi ces remarques. De plus, par prudence, on évite de poursuivre là-dessus une véritable réflexion. On préfère un échange cordial avec les autres, on préfère vraiment !



Au fond, ce récit n'aurait pas de véritable début. Étant donné la constance du phénomène, peut-être vaudrait-il mieux, d'entrée de jeu, me considérer comme une doublure, une sorte d'entité secondaire, constante dans son aspect variable, en déplacement, appréciée un peu partout, quelqu'un qui procure malgré soi une proximité reconfortante. On me croise, on me toise, on me parle. Seulement, ce n'est pas moi qu'on voit. Quand on me salue, c'est à quelqu'un d'autre qu'on destine un geste de la main, un haussement du front ou un sourire. Ainsi cette bouchère, auparavant soucieuse de ses saucissons, de sa viande mais bien sûr du client, la voici qui m'envoie, joviale, ce « De passage dans la région ? » ou bien « Tu as déménagé avec ta famille ? » À l'évidence, elle

me connaît, à l'évidence, elle m'aime bien, à l'évidence nous avons partagé des bancs d'école, par ici, autrefois, quand elle n'aimait pas l'école et qu'alors, pour compenser, elle s'adonnait à des parascolaires tenus secrets aux yeux des parents et des proches et de presque tout le monde, si j'interprète correctement le non-verbal, en particulier ce flou plutôt lubrique du regard dont elle m'enveloppe. Donc, elle repose son saucisson ou sa viande, me sourit et me rappelle, par ses yeux pleins de lueurs ainsi que par quelques allusions, des souvenirs auxquels nous aurions été mêlés, des souvenirs qui, selon toute vraisemblance, devraient m'agiter. Par conséquent, me voici à l'écoute. J'en apprendrais davantage si ce n'était de ce superviseur qui rôde, qui nous épie et qui s'approche, franchement perpendiculaire à son employée carnivore absolument de bonne humeur. Je demeure coi. Que faire ? Quand bien même je serais né ici, comme le proposent les sous-entendus, dans cette petite ville du saucisson et de la viande, je ne peux que me dire ceci : je suis une doublure, une véritable doublure, de celles qui, ravivant des souvenirs, sèment des sourires, réveillent des émotions, soufflent sur des braises de mémoires apparemment buissonnières. Je suis un sosie, ça ne s'explique pas ! Je circule par les allées, dans des mails, des salles des pas perdus, mon simple passage rappelle des bribes de passé, suscite des réactions. Bien sûr, je peux me déplacer, voyager librement, partout on m'adresse la parole, et chaque fois, ça ne rate pas, avec bonheur. Si bien que, paradoxalement, il m'est possible de voyager tout à fait à mon aise et, qui plus est, incognito ! Par nature ! Surtout, qu'on ne s'y trompe pas : bien loin de n'être personne, je suis plutôt, peu importe le lieu, quelqu'un d'autre !

Si bien que ce récit lui-même pourrait porter plusieurs titres :

« Guillemette, mais au masculin »

ou

« Sans atout »

ou encore

« Incognito ».

Au fond, à vous de choisir.

De plus, comme « toute bonne chose a une fin », ainsi que le martèlent les neurasthéniques, ce récit pourrait s'achever ainsi :

— Finalement, votre type au menton à fossette et à la moustache lubrique, vous l'avez retrouvé ?

L'inspecteur leva les yeux vers son interlocuteur. Alors, le regard plus vague que sombre, il fit entendre :

— Vous faites allusion à ce « Guillemette » ?

— ...

— Évidemment qu'on l'a retrouvé.

— Vous l'avez arrêté, alors ?

Le fonctionnaire de la police mit un moment avant de répondre.

— Plus facile à dire qu'à faire...

Il poursuivit, bougon :

— Ce bougre-là, un de nos informateurs l'avait aperçu à Québec, au salon du livre, assis à une table, sous les apparences d'un auteur occupé à autographier des exemplaires. Par contre, quand nos agents se sont pointés, sa chaise se trouvait déjà vide, il avait « filé ».

— ...

— Deux jours plus tard, un autre agent nous télépho-
nait. Il avait aperçu Guillemette « en pleine jetée », comme on dit parfois à Rimouski.

— Et alors ?

Tout à ses pensées, l'inspecteur ne prit aucunement conscience du fait que, ne répondant rien, il se montrait discourtois. Puis, de lui-même, il enchaîna :

— La semaine suivante, un autre agent, à Asbestos cette fois, nous a texté qu'une employée d'une épicerie grande surface l'avait reconnu, une ancienne camarade d'école, qui lui avait parlé. Il semble même qu'elle avait des « motifs personnels » pour l'affirmer : elle ne se trompait pas sur la personne, elle avait bel et bien identifié le bellâtre et ne s'en était d'ailleurs nullement cachée aux autorités, quand on

30 l'avait interrogée. Mais...

— ... il avait « filé à l'anglaise » !

Un long silence s'ensuivit.

— On l'a également aperçu à Magog, non loin de la galerie d'art. Ainsi qu'à Chicoutimi, rue Racine, le même après-midi.

— ...

— Ce Guillemette, on le retrouve partout, au grand jour. Il ne se donne même pas la peine de se dissimuler.

— Vous croyez qu'il le fait exprès, pour provoquer les « forces de l'ordre » ?

L'autre hésitait.

— À mes yeux, voyez-vous, cet homme représente un mystère. Un « véritable mystère ».

Alors, comme toute bonne chose a une fin, ce récit pourrait se terminer ainsi :

Le curieux s'approcha encore de l'inspecteur et osa sa question :

— Tout à fait entre nous, dites-moi, inspecteur, pourquoi vous vous acharnez ainsi sur son cas.

— Tout à fait entre nous, cet individu, je l'ai connu personnellement. Dans des circonstances... Disons que, pour moi, il a un visage qui ne s'oublie pas !